

MIGRATIONS PROJETÉES

MIGRATIONS IMPOSÉES

*SOUFFRANCES ET DÉTRESSE
D'UNE HUMANITÉ EN EXIL*

Evelyn GRANJON*

À l'occasion de nos entretiens avec des migrants « retenus » à Istanbul, nous avons rencontré certaines personnes qui ont inscrit leur voyage dans un « projet de vie », et d'autres qui sont partis « en laissant tout », sans projet, sans but, souvent en fuite, en urgence, voire sous la menace, et en rompant leurs liens d'appartenance. Les premiers ont inscrit leur migration dans une continuité personnelle, familiale ou sociale : « J'ai été désigné par le père », « Je suis venu pour accomplir un rêve ». Leur projet peut basculer vers un échec, certes, mais il a un sens. En revanche,

ceux qui ont dû tout quitter (famille, travail, inscription sociale...) ont souvent perdu le lien avec ceux « *qui sont restés au pays* », par sécurité ou par violence. « *Je suis sans nouvelle de ma famille. Je ne sais pas s'ils sont vivants ou morts.* »

Certes, tout changement de « contexte » remodelise le psychisme d'un sujet, mais des contrats le lient à son histoire, sa famille, ses coutumes, que certaines conditions de la migration peuvent détruire, au risque alors de dysfonctionnements psychiques sévères.

En Turquie, les conditions d'accueil sont les mêmes pour tous, et peu favorables à une insertion dans la société turque qui les rejette ou les ignore. Mais les capacités d'adaptation et de reprise d'un fonctionnement psychique ne sont pas identiques. Chez ceux qui ont un projet migratoire, nous avons rencontré des manifestations de souffrance psychique, de malaise, dans ses aspects dépressifs : la difficulté ou l'échec du projet peuvent susciter désarroi, tristesse, culpabilité, avec leurs lots de manifestations psychosomatiques... Mais l'adaptation, à plus ou moins brève échéance, aux nouvelles conditions de vie, aussi déplorables soient-elles, est en rapport avec la « qualité psychique » du sujet ; de nouveaux liens et un « avenir » (voir un devenir) peuvent se construire, certes différents de ce qui était espéré, mais ayant un sens par rapport au « projet de vie » : « *Dans l'aventure, tout peut arriver*, dit Bafou (Côte d'Ivoire) ; *il faut donc être prêt à tout et mettre tout cela dans sa tête.* » Malgré séparation et perte, la migration devient alors une expérience de vie dans leur histoire personnelle ou familiale, des souvenirs sont accessibles et l'espoir renaît. « *Chez nous, on dit : "Quand tu travailles et que tu fais tes prières, tu as tout"* », raconte une Sénégalaise.

En revanche, il en est tout autrement pour ceux pour lesquels le voyage est une rupture, une obligation de survie non programmée dans leurs projets. Leur souffrance paraît plus profonde et leurs capacités d'insertion dans la société d'accueil plus réduites ; ils ne peuvent investir ce lieu ni les personnes qui les entourent, et sans projet : « *Pour l'instant je suis là, et c'est tout.* » Ce sont des sujets qui sont sujets à de profondes angoisses, souvent isolés et sans espoir, et qui semblent bloqués dans un présent oppressant, sans passé ni avenir : « *C'est horrible ce que je*

vis ; tous les jours il faut fuir », dit Assou, jeune Sénégalais. Leur intégration dans un groupe reste précaire et les liens qu'ils établissent avec d'autres migrants de même origine ou de même culture se révèlent fragiles ou proches du simple « collage » : nous avons rencontré à plusieurs reprises des personnes souhaitant être reçues ensemble, alors qu'elles semblaient ne pas avoir de liens particuliers entre elles, mais qui confondaient parfois leurs histoires. Chez ces personnes en grande souffrance, le visage est fermé, inexpressif, le regard « dans le vide », et le discours, souvent confus, paraît construit comme un justificatif, ne laissant aucun accès à l'histoire du sujet et de son parcours migratoire. Parfois, un « vide de pensées » les amène à s'accrocher à de menus faits qu'ils n'élaborent pas. Sans leurs repères habituels (culturels, sociaux, familiaux...), dans la précarité, leur présence ici n'a pas de sens ; sans histoire, sans passé, l'environnement leur paraît hostile voire menaçant ; et plusieurs personnes nous ont dit être angoissés par l'idée « *de mourir sans identité* ». Parfois, le corps devient l'ultime recours pour faire signe lorsque la psyché ne peut faire sens, et les risques de somatisation sont importants (cancers, rectocolite hémorragique...). Les manifestations psychiques de cette détresse peuvent aussi évoquer certaines pathologies sévères (psychoses, psychopathies, états limites...), correspondant à des troubles profonds de l'équilibre et du fonctionnement psychiques, en rapport avec les conditions mêmes de la transplantation. Il ne s'agit pas de pathologie, mais d'expression pathologique d'une souffrance psychique extrême. C'est ce qui nous amène à envisager toute intervention en termes d'aide, de soutien, et d'accompagnement plutôt que « thérapeutiques ».

** Pédopsychiatre, psychanalyste familiale, ancienne présidente de la Société française de thérapie familiale psychanalytique (SFTFP), membre de l'Association internationale de psychanalyse de couple et de famille (AIPCF), membre du comité de rédaction de la revue Le divan familial, membre du groupe Turquie de Médecins du monde.*

Les fondements du psychisme

L'équilibre de tout psychisme nécessite un accordage entre ses deux piliers constitutifs : la base narcissique individuelle, construite à partir du contrat de vie (« contrat narcissique ») passé à la naissance avec la famille dans son appartenance sociale, et un environnement, un système de représentations sûres, stables et partagées. Cette alliance entre le sujet et ce qui le constitue et le soutient, assure son intégrité et son identité, il a aussi besoin de la stabilité de certains garants fondamentaux qui l'enveloppent (sociaux, culturels, familiaux, temporels...) pour transformer et intégrer les changements et bouleversements de sa vie, pour leur donner sens. La vie psychique individuelle est encadrée, soutenue et garantie par l'environnement psychologique et social qui en constitue l'arrière-fond. C'est ce qui assure continuité, harmonie et partage de la vie psychique. Cet accordage permanent entre les fondements psychiques et l'environnement, ce qui tient et maintient, permet l'équilibre de la vie psychique individuelle et sociale de tout humain ; il favorise les rapports de chacun avec lui-même, les autres, le monde. Et ce rapport aux autres et au monde est indispensable à la vie psychique de tout sujet.

En revanche, le « désaccordage » entre « l'intérieur et l'extérieur » du psychisme, par défaut, rupture ou destruction des garants environnementaux, par perte des repères sociaux, culturels, historiques, entraîne un déséquilibre, une crise structurelle, et non seulement psychique du sujet : un « malêtre » (un « mal d'être »), comme le propose René Kaës (2012), plus qu'un « malaise ». La souffrance psychique, le déséquilibre et la détresse qui envahissent alors le sujet, avec leur lot de dépression et d'anxiété, sont en rapport avec l'impossibilité où il se trouve de comprendre ce qu'il vit, de s'inscrire dans une continuité temporelle et d'envisager « l'après », puisqu'il n'y a plus « d'avant », d'établir des relations puisqu'il n'y a plus de partage. Face à cette douleur due à l'impossibilité de donner un sens à sa situation, la défiance remplace la confiance, et le repli sur soi sert de défense contre les « menaces » de ce monde hostile qui ne peut lui apporter protection et compréhension. Ce sont les conditions du fonctionnement psychique qui sont

perturbées et non le fonctionnement psychique en soi. Cela nous permet de distinguer pathologie et souffrance psychique extrême, quelles qu'en soient les manifestations psychopathologiques. La reprise des processus psychiques est alors fonction des conditions d'un possible « ré-accordage » du sujet avec son environnement et son passé, c'est-à-dire d'une possible continuité narcissique par delà les changements, les séparations, les pertes, les mutations.

Le « désaccordage » psychique

Certaines situations d'exil entraînent un désaccordage entre les deux piliers constitutifs du psychisme. Sa mutation est alors fondée sur une rupture : le bouleversement que vit le sujet se fait hors de lui et sans lui, et non avec. Il se trouve sans recours, sans secours, avec un sentiment d'effondrement et d'abandon.

Si les repères habituels sont inaccessibles, perdus ou forclos, le risque est le chaos de la pensée et le sentiment d'impuissance qu'accompagnent douleur, angoisse et dépression.

Nous savons par exemple que, dans le cas de traumatisme, et pour éviter le sentiment de catastrophe, l'avenir dépend de la reprise par le sujet du fil de son histoire, avec un avant et un après, et d'un possible recours à un système de représentations culturelles et sociales partagées. Le malheur a besoin de la culture et de l'expérience pour être compris et accepté.

Balloté entre des sentiments contradictoires ou paradoxaux, le sujet « désaccordé » tente de s'accrocher à d'éphémères repères ou de fragiles espoirs. La peur et le sentiment d'insécurité s'installent avec leurs effets au niveau individuel, familial, social.

Projetées sur l'extérieur, sur le monde, ces peurs peuvent engendrer un sentiment de catastrophe imaginaire auquel les sociétés contemporaines répondent par l'exclusion et la répression. Mais le plus souvent, c'est l'autre qui apparaît comme dangereux, celui dont il faut se protéger ou se défendre. La méfiance, voir la défiance, remplace la confiance. Certaines phobies trouvent leur origine dans ce désaccordage, cette rupture, entre les deux fondements du psychisme. C'est ainsi que, derrière des manifestations

violentes et destructrices, il faut parfois pouvoir reconnaître la souffrance. Sans ses repères fondamentaux, sans « passé » et sans confiance, de quelles ressources dispose le sujet pour survivre ?

Cette crise profonde, structurelle, touche non seulement les sujets mais porte atteinte aux groupes et à la société d'accueil. Car se nouent alors des « alliances inconscientes », tentatives de réaccordage, fondées sur la notion de danger et de la mort. Certaines alliances avec des idéalismes plus ou moins utopiques sont possibles, engageant les sujets dans un monde d'illusions, où angoisses et peurs sont enfouies : ces alliances et ces engagements réparent illusoirement le narcissisme des sujets, leur permettent de construire une nouvelle subjectivité, de trouver un nouvel équilibre – mais au prix d'une aliénation nécessaire dont ils n'ont pas conscience. Certains comportements extrémistes trouvent probablement leur source dans ces états de désaccordage et de détresse. Nous avons retrouvé ce type de nouvelles subjectivités chez des personnes ayant vécu de longues périodes d'incarcération et d'isolement. La fracture psychique est comparable à ce que vivent certains migrants.

On voit ainsi ce qui « ne fonctionne plus » – le chaos de la pensée, la fracture dans la continuité psychique, temporelle, culturelle – et ce qui est perdu de la vie psychique.

Souffrance et détresse psychiques

Bien sûr, la souffrance fait partie de la vie psychique. Elle est liée aux aléas et accidents de la vie (séparations, pertes, sentiment de discontinuité...). Dans la mesure où les contrats fondateurs du sujet tiennent, le recours est alors le partage et l'appropriation de ces situations en fonction d'expériences passées, mais aussi des repères et des garanties dont il dispose (sociaux, culturels...), constituant un « métacadre » pour la psyché.

La détresse que nous rencontrons chez certains migrants, en particulier chez ceux dont la migration ne s'inscrit pas dans un « projet de vie », est autre ; il s'agit d'une souffrance sans nom, d'une détresse sans espoir. Les dysfonctionnements affectent les processus de symbolisation, provoquent des troubles de l'identité, entraînent

*La détresse
que nous
rencontrons
chez certains
migrants,
en particu-
lier chez ceux
dont la migra-
tion ne s'ins-
crit pas dans
un « projet de
vie », est autre ;
il s'agit d'une
souffrance sans
nom, d'une
détresse sans
espoir.*

l'incapacité à faire des projets. Les manifestations de cette souffrance, caractéristiques de cet état de détresse, peuvent prendre des formes pathologiques et touchent plus ou moins profondément les individus au niveau de leur corps ou de leur psychisme ; mais il ne s'agit pas de pathologie.

De telles fractures survenant dans la vie psychique d'un sujet bouleversent son équilibre, ébranlent son narcissisme et altèrent ses relations aux autres et au monde. La défaillance des capacités de symbolisation leur permettant de penser la situation est à l'origine de recours aux passages à l'acte (souvent violents) ou à la mise en corps qui expriment la violence de la déliaison qu'ils subissent.

Le « malêtre » (le mal d'être), nous dit René Kaës, trouve sa source non pas dans l'intrapsychique (comme le malaise), mais dans la perte des repères structuraux et des cadres sociaux et culturels nécessaires. Car la vie psychique a besoin des autres et de sens, d'appartenance, d'intersubjectivité et de métacadres culturels et sociaux pour accorder « dedans » et « dehors », « avant » et « après ».

Quels recours possibles ?

Quels sont les garants et les recours de cet équilibre ? De quelles alliances a besoin le sujet pour assurer la continuité et la cohérence de sa vie psychique dans de nouvelles situations ? Et quelles failles l'altèrent, entravant cette mutation ?

L'inconscient reste bien sûr la source de la vie psychique, mais, sans garanties extérieures, il peut jouer des tours au sujet. Quels garants peuvent alors offrir les autres, la société ? De quelles ressources dispose le sujet pour retrouver un accordage équilibrant et une vie psychique harmonieuse ? De ressources individuelles, certes, mais aussi de la possibilité de se réaccorder à certaines valeurs partagées lui permettant de donner sens à ce qu'il vit, quoi qu'il en soit. Et cet accordage, cette articulation entre les piliers du psychisme et les métacadres culturels et sociaux nécessite *le groupe*, espace intermédiaire entre la singularité psychique et les espaces « méta », lieu de communauté, de partage et d'échanges, qui accueille, contient, lie et permet les

transformations nécessaires aux processus de symbolisation et de pensée.

Nous le savons, tout sujet se trouve au croisement de deux axes : celui vertical des générations dont il est un maillon et celui, synchronique, du groupe et des appartenances nécessaires. Sa singularité tient notamment à sa place et sa fonction dans la transmission de l'héritage, qui fait lien et continuité : transmission psychique, de savoir, culturelle. Et si l'héritage est fondateur, sa transmission est nécessaire : c'est notre inscription dans une chaîne qui nous précède, s'impose et se perpétue, qui nous fonde et organise notre vie psychique et sociale.

Alors, quand la religion (qui garantit contre l'angoisse de mort) fait défaut, que la loi ne protège plus, que la culture est « perdue », que la temporalité est détruite, et que, de surcroît, le sujet ne dispose plus des conditions permettant son équilibre biologique, de quel recours dispose-t-il pour garantir son humanité ?

L'exil, s'il ne trouve son origine et sa raison d'être dans un « projet de vie » risque de désaccorder les piliers fondateurs de l'identité, de provoquer ces blessures de l'âme que nous avons retrouvées chez certains migrants. Le sujet est alors confronté à une part inconnue, étrange, de lui-même. En l'absence d'étayage sur les autres, sur son histoire et sur « l'environnement », il semble avoir perdu le contact avec sa pensée.

Par exemple, faute de pouvoir penser la situation d'abandon et l'impression de vide, le sujet peut faire appel à des restes et à des traces d'expériences anciennes non élaborées, et mettre en images ce qui ne peut être pensé : des épisodes de type hallucinatoire peuvent alors apparaître, signes de souffrance (et non de pathologie) et tentative d'élaboration à partir de « restes » non élaborés des angoisses et terreurs anciennes, infantiles. Enfouis au fond de tout psychisme, et recouverts par les processus secondaires de la construction psychique, ces reliquats se retrouvent « à nu », sans protection. Sollicitée, cette « partie psychotique normale » de la psyché entre en écho avec les effets destructeurs de la situation d'exil, et l'absence de garants et de contenant. Elle peut être mobilisée et remise en jeu dans les relations aux autres et au monde, et contaminer les liens si

elle n'est pas prise en compte et traitée par l'éclatement du groupe. Dans certains cas, pour pallier la souffrance de la déliaison et du désaccordage, de la perte de la continuité narcissique et de l'historicité de sa vie psychique, le sujet peut avoir recours à des mécanismes de défense lui permettant de nier, d'externaliser ou d'enclaver les souffrances dues à certaines réalités insupportables ou délabrantes. Ce sont des systèmes de protection efficaces, mais qui détruisent la vie psychique elle-même, et attaquent la pensée.

Ces signes de souffrance rapprochent la psychose et les manifestations psychopathologiques chez certains exilés, et amènent parfois à les confondre.

Comment aider le migrant à recoudre sa temporalité et lui permettre de (re)trouver, dans quelques souvenirs ou bribes de son histoire, certaines racines, afin que « l'avant » permette de construire « l'après » – car on ne peut fabriquer un avenir sans éclatement et transformation du passé.

Quelles appartenances et quels partages proposer afin de donner sens à la situation actuelle ? La société d'accueil peut-elle offrir les conditions permettant de renouer les fils de l'histoire, restaurer des liens d'appartenance, favoriser *un réancrage ou un métissage culturel* ?

Il nous faut trouver, inventer, ce qui va permettre la sortie de cet état, et comment, sinon réparer, du moins favoriser la reprise des processus et fonctions psychiques qui permettront à chacun de reprendre le cours de sa vie.

Quelles réponses sont possibles ? Il est nécessaire de les penser sur le long terme et dans la pluralité, l'intrication et la complexité des niveaux de l'accueil. Le ré-accordage du sujet et son réancrage dans sa propre vie psychique ont besoin de conditions d'accueil favorables dans la société, afin de construire de nouveaux liens d'appartenance, et de pouvoir bénéficier d'aide personnalisée.

Cette aide, nous devons l'inventer. Il s'agit de créer de nouveaux modèles d'accompagnement et d'aide, hors du champ thérapeutique qui est le nôtre. Pour cela, nous disposons de certains repères, faute de solutions, pour que s'instaurent de nouvelles alliances, se tissent de nouveaux liens, se construisent des projets :

- L'accueil et la rencontre avec une personne en grande souffrance est déjà une *reconnaissance* ; le regard, porté sur ce visage qui parfois ne sait plus qui il est, est une reconnaissance de son humanité, de sa subjectivité singulière, de sa souffrance.

- *L'écoute empathique*, et la capacité d'entendre ce que le sujet ne peut dire, sans interroger ni chercher à comprendre (ni surtout à juger), lui permet de déposer certains « éprouvés ». Ce mode de communication primitif, en deçà des mots, vise à faire éprouver à l'autre ce que le sujet ne peut se représenter ni penser, et restaure un lien intersubjectif.

- Déposés dans un groupe, une institution, un lieu, ces fragments différenciés et non liés pourront être repris, reliés et mis en travail dans le groupe, ouvrant sur une symbolisation et une pensée. *L'inscription dans un groupe* et un lieu sont essentiels, car c'est dans et grâce à l'enveloppement et aux liens du groupe que pourront se faire un réaccordage et une réinscription du sujet. Certains migrants viennent tous les jours au Centre de Kumkapı, et restent dans la salle d'attente. D'autres se regroupent à partir de leurs origines géographiques, ethniques, culturelles, religieuses, ou selon leurs intérêts. Ce qui est mobilisé pour chacun lors de l'établissement de nouveaux liens, inaccessible et inappropriable individuellement, fera l'objet d'un travail du groupe et en groupe, d'échanges et d'élaboration favorisant métissage et représentation.

Ces conditions ne sont certes que des repères qui nécessitent aussi un environnement social suffisamment accueillant et non menaçant. Mais ils pourraient être la base de réflexions et de recherches.

Bibliographie :

KAËS René, 2012,
Le malêtre,
Collection psychisme, Dunod.

METRAUX JC., 2011
La migration comme métaphore,
Éditions La Dispute.